

Le Yémen entre judaïsme et christianisme

Christian Robin

Directeur de l'UMR Orient et Méditerranée Membre de l'Institut

Le Yémen est considéré à juste titre comme l'une des premières régions musulmanes du monde, ce qu'atteste son extraordinaire architecture traditionnelle. Mais beaucoup ignorent que le judaïsme et le christianisme y rivalisèrent d'influence du IV^e au VI^e siècle de notre ère. Cette époque méconnue, Christian Robin, historien spécialiste des langues de l'Arabie ancienne, directeur de la mission archéologique française au Yémen de 1978 à 1988, nous en dévoile aujourd'hui les secrets.

Jusque vers 300 après J.-C., l'Arabie méridionale compte de nombreux royaumes et principautés de taille très variable. Chacune des grandes vallées orientées vers le désert a donné naissance à un État. Dans les montagnes occidentales, le morcellement n'est pas moindre. Cette division politique n'est pas sans rapport avec la distribution des langues : quatre langues plus ou moins apparentées et assez proches de l'arabe et de l'éthiopien ancien (guèze) sont attestées dans les inscriptions. Cependant, on observe une certaine unité culturelle : partout l'écriture est la même, tout comme le répertoire iconographique, l'architecture ou les techniques. La constitution d'ensembles politiques toujours plus vastes reste cependant une tendance, qui s'observe dès les débuts de la civilisation sudarabique, au VIII^e siècle avant J.-C. Saba'impose sa suprématie pendant deux siècles (VII^e-VI^e siècle), puis c'est le tour de Qatabân (Ve-Ier siècle), mais ni l'un ni l'autre de ces royaumes ne parvient à conquérir la totalité de l'Arabie méridionale. Le premier à le réussir, à la fin du III^e siècle après J.-C., est Himyar. Désormais toute l'Arabie méridionale a le même souverain, utilise la même langue – du moins dans les inscriptions – et partage certaines institutions, comme le calendrier. Pour mieux asseoir son emprise, la dynastie himyarite s'efforce d'unifier religieusement le pays. Le monothéisme est dans l'air du temps. Le choix du christianisme présenterait l'inconvénient d'impliquer un assujettissement à Byzance. Les rois de Himyar font donc le choix du judaïsme, se convertissent mais n'en font pas la religion officielle. L'État se contente de célébrer un monothéisme très neutre, acceptable par tous, juifs, chrétiens ou partisans d'autres courants aujourd'hui disparus. Mais cette politique prudente échoue. La pression des puissances chrétiennes, Byzance et l'Éthiopie, qui font du prosélytisme un vecteur d'influence politique, provoque un affrontement brutal et sans merci. La ruine de la civilisation sudarabique qui en résulte ouvre la voie au triomphe de l'islam.

L'inscription du fort du Corbeau

Les officiers de marine britanniques qui escaladent le sentier menant au fort du Corbeau (Husn al-Ghurâb) le 6 mai 1834 ne sont pas là pour faire de l'archéologie. Ils explorent les côtes de

l'Arabie méridionale à la recherche d'un site favorable à la création d'une base navale. Les Anglais ont pris le contrôle des Indes et cherchent à renforcer la sécurité de leurs communications. Voilà pourquoi l'un de leurs navires, le *Palinurus*, a pénétré dans la baie de Bi'r 'Alî, que domine le piton du fort du Corbeau.

Bi'r 'Alî (l'antique Qâni'), *Le port de l'encens*. Les ruines de Qâni'sont situées sur l'une des plus belles baies de la côte méridionale de l'Arabie, près d'un modeste village de pêcheurs, Bi'r 'Alî, à 380 km à l'est-nord-est d'Aden. Elles sont dominées par le fort du Corbeau, un piton volcanique au sommet tabulaire, qui se détache de la côte sablonneuse.

D'après le *Périple de la mer Érythrée*, petit guide du commerce entre l'Égypte romaine et les Indes, rédigé en grec vers 45 après J.-C., Qâni'était le port principal de l'Hadramawt, le pays de l'encens. Une mission russe a entrepris la fouille systématique du site en 1985. Il comporte deux ensembles. Sur le piton du fort du Corbeau subsistent des fortifications, des citernes et les vestiges de ce qui pourrait être un phare. La ville basse occupait une vaste zone en bordure de la mer, immédiatement au nord du piton.

Qâni'fut d'abord un grand port de commerce international essentiellement actif du Ier au VIIe siècle ; dans les divers niveaux, la poterie importée peut atteindre une proportion de 80 pour cent. Plus de la moitié des tessons proviennent d'amphores, le récipient le plus communément employé par les Anciens pour le transport par mer. Une inscription évoque indirectement l'importance du port : un raid sabéen, vers 230, y détruisit quarante-sept vaisseaux grands et petits.

Sur un rocher qui borde le sentier, les Anglais découvrent un texte de dix lignes, dont la langue et l'écriture sont inconnues. Ils prennent le temps d'en faire une copie soignée et signalent aussitôt leur découverte dans une revue savante du Bengale, émettant l'hypothèse que l'écriture est de type éthiopien.

Cette inscription n'est pas la première qui soit découverte au Yémen. Plusieurs textes ont déjà été copiés en juillet 1810 par l'explorateur allemand Ulrich Jasper Seetzen (1767-1811) à Zafâr, l'antique capitale de Himyar. Mais la découverte de Seetzen n'a guère retenu l'attention, car ses inscriptions, fragmentaires, sont restées incompréhensibles.

Zafâr, capitale de Himyar

Elle se trouve dans une région verdoyante, au milieu d'affleurements volcaniques, à 130 km au sud de San'â'. Le site est magnifique, surtout après une pluie au soleil couchant, qui révèle des couleurs étonnamment variées. Il se prête à merveille à une promenade nostalgique sur la fragilité des entreprises humaines : de la splendeur de Zafâr, le visiteur ne retrouve aujourd'hui que de bien modestes vestiges.

Très vaste dans l'Antiquité, Zafâr a été entièrement saccagée par les troupes éthiopiennes qui l'ont conquise au VIe siècle. Le visiteur retrouvera sans peine des traces de l'enceinte, ou les soubassements du palais royal Raydân, mais ne verra que fort peu de chose de la ville qui domina l'Arabie entre le IIIe et le VIe siècle.

On ignore où se trouvaient les synagogues mentionnées par les inscriptions et les sources manuscrites, et l'église détruite par le roi Joseph. Le superbe texte du fort du Corbeau, en revanche, suscite un immense intérêt. D'autres inscriptions, relevées en 1835 et en 1843 dans la même région et à San'â', montrent bientôt qu'il n'est pas un document isolé. Deux savants allemands, W. Gesenius et E. Rödiger, proposent dès 1841 un premier déchiffrement, partant de l'hypothèse que l'écriture est apparentée à l'éthiopien ; et, dans les années 1870, le déchiffrement du sudarabique est achevé.

Mais que dit l'inscription du fort du Corbeau ? Rédigée par un noble himyarite, elle commémore l'achèvement des fortifications réalisées au sommet du piton « quand ils s'y sont retranchés à leur retour du pays d'Abyssinie et que les Abyssins ont envoyé leur corps expéditionnaire au pays de

Himyar, quand ils ont tué le roi de Himyar et ses barons, Himyarites et Rahbatites ».

La persécution de Najrân

Le savant français Joseph Halévy fait le rapprochement entre les événements tragiques évoqués dans cette inscription avec ceux relatés dans *Le Martyre de saint Aréthas et de ses compagnons dans la ville de Najrân* (*Journal asiatique* – 1873).

Le Martyre raconte qu'un roi juif a pris le pouvoir au Yémen. À cause de l'hiver – période de vents violents en mer Rouge – les Éthiopiens n'ont pas pu réagir. Le roi juif entreprend alors le siège de Najrân, grande oasis où les chrétiens dominent. La ville se rend après avoir eu l'assurance que la population serait épargnée. Le roi ne respecte pas sa parole et oblige les chrétiens à se convertir au judaïsme ; ceux qui refusent sont exécutés. Plusieurs centaines de fidèles périssent lors de cette persécution, datée de l'automne 523.

Bien évidemment, le monde chrétien ne peut pas rester sans réagir. Les autorités religieuses de l'Empire byzantin et l'empereur lui-même demandent au roi chrétien d'Éthiopie, Kâleb, d'organiser la riposte. Kâleb rassemble soixante-dix navires et, après la Pentecôte 525, traverse la mer Rouge. La flotte éthiopienne se présente à l'entrée de la rade de Shaykh Sa'îd, barrée par une chaîne, alors qu'une tempête se lève. Tandis qu'une partie de la flotte brise la chaîne, le reste, avec le roi, est rejeté plus au nord et débarque – semble-t-il – à al-Makhâ'(Moca), où a lieu le combat décisif. Kâleb l'emporte sur le roi juif qui est vaincu et exécuté ; puis il s'empare de l'ensemble du Yémen, impose le christianisme, fonde partout des églises, crée une hiérarchie ecclésiastique et se retire en Éthiopie où il se fait moine.

Ce *Martyre*, où abondent déclarations édifiantes et amplifications hagiographiques, peut-il être considéré comme une source historique fiable ? Est-il par exemple vraisemblable que la rade de Shaykh Sa'îd ait pu être barrée par une chaîne ?

De nouvelles pièces viennent bientôt compléter le dossier, notamment le récit en langue syriaque de la persécution de Najrân, publié par un savant italien – sous la forme d'une lettre écrite par un évêque monophysite, contemporain des faits.

Les chroniqueurs byzantins confirment la trame des événements, notamment Procope, le plus sûr, dans les années 540. Haut dignitaire de l'empire, membre de l'entourage du principal général de Justinien (527-565), il a accès aux archives officielles. Dans l'ouvrage où il traite des guerres entre la Perse et Byzance, il mentionne en 531 l'envoi d'une ambassade byzantine auprès du négus et du roi himyarite chrétien placé sur le trône par les Éthiopiens, afin de demander de l'aide dans la guerre que Byzance fait à la Perse. À ce propos, Procope rappelle brièvement que la conquête du Yémen par les Éthiopiens fait suite à la persécution des chrétiens himyarites par un roi juif.

La polémique Halévy-Glaser

Tel est le dossier à la fin du XIXe siècle. La polémique fait alors rage parmi les savants européens. Une première tendance est illustrée par Joseph Halévy (1827-1917). Ce personnage peu banal, originaire d'Andrinople, où il est maître d'école, rêve de devenir universitaire. Son bagage linguistique est impressionnant : sa langue maternelle est le judéo-espagnol, mais il maîtrise aussi le hongrois, le turc, l'arabe, le persan, l'hébreu, et son français est parfait. Halévy apprend l'éthiopien classique, prépare l'édition d'un manuscrit et, en 1867, se présente à Paris. On lui confie une mission en Éthiopie, puis une autre au Yémen (1870), qu'il réussit brillamment. Il est bientôt recruté comme répétiteur par l'École pratique des hautes études (1879) où il devient directeur d'études (1898) – belle carrière couronnée par la Légion d'honneur en 1905.

Par nationalisme juif, Halévy conteste qu'un roi juif ait pu persécuter et massacrer les chrétiens du Yémen. Pour lui, les auteurs anciens appellent « juifs » les adeptes de l'arianisme, une doctrine chrétienne.

L'Autrichien Eduard Glaser (1855-1908) s'insurge contre cette thèse qui contredit nombre de sources explicites, manuscrites et épigraphiques. Il invoque ainsi une inscription dont les auteurs demandent la bénédiction du « Seigneur des juifs » et sont donc manifestement juifs.

Pour Glaser, juif comme Halévy, il n'est guère douteux que Himyar s'est converti au judaïsme et que cette religion a été dominante pendant près de cent cinquante ans.

Un royaume juif au Yémen, ruiné par les Éthiopiens

De nouvelles découvertes vont progressivement départager les tenants des deux théories, et surtout trois inscriptions trouvées dans le sud de l'Arabie saoudite au début des années 1950, et écrites par un général du roi juif dont elles nous apprennent le nom véritable, Joseph. Elles rapportent que Joseph a massacré les Éthiopiens en garnison à Zafâr où il a incendié l'église. Ensuite, il a dirigé une campagne dans les régions littorales afin de se prémunir contre un débarquement éthiopien et a fortifié Maddabân (le nom antique de Shaykh Sa'îd) avec une chaîne. Enfin, Joseph a envoyé ses troupes faire le blocus de Najrân.

Les inscriptions datées de juin et juillet 523 confirment donc la teneur des textes hagiographiques. Elles mentionnent même la fameuse chaîne qui frappa suffisamment les esprits pour qu'un voyageur persan l'évoque encore au début du XIII^e siècle.

L'influence prépondérante du judaïsme dans le Yémen du Ve siècle et la conversion de la dynastie himyarite à cette religion paraissent elles aussi assurées, même si modalités et conséquences sont encore discutées. Les inscriptions explicitement juives sont aujourd'hui une dizaine : elles invoquent le « Seigneur des juifs », le « peuple d'Israël » ou se terminent par *shalôm* ou *amen*.

Après la conquête du Yémen par Kâleb, un roi himyarite chrétien est installé sur le trône, bientôt renversé par Abraha, général des troupes éthiopiennes, qui s'empare du trône pour son propre compte. Abraha est fort célèbre – négativement – en Arabie et chez les musulmans. En effet, en construisant une magnifique cathédrale à San'â', il tente de faire du Yémen le centre religieux de la péninsule, alors que La Mecque prétend déjà jouer ce rôle. Mais son expédition contre La Mecque échoue, de manière miraculeuse si l'on en croit le Coran (sourate 105).

San'â'

Les premières mentions de San'a'datent du milieu du I^{er} siècle apr. J.-C. Ce n'est alors qu'une bourgade sans importance. Sa fortune date du début du III^e siècle, quand les rois de Saba'y édifient le palais de Ghumdân, chanté par les poètes de l'Arabie préislamique.

Au VI^e siècle, le roi éthiopien Abraha ne veut plus résider dans l'ancienne capitale himyarite, Zafâr, et s'installe à San'â', qui devient durablement la capitale du Yémen. Pour affirmer sa puissance, Abraha fait édifier vers 550 une superbe cathédrale, détruite dans le troisième quart du VIII^e siècle par un gouverneur du Yémen qui veut s'enrichir en vendant les matériaux récupérés. Il n'en subsiste aujourd'hui qu'un petit nombre de fragments sculptés, notamment des chapiteaux avec des croix, réemployés dans la grande mosquée, qui rappellent ceux de la cathédrale contemporaine d'Aksoum, capitale de l'Éthiopie.

La cathédrale de San'â'est appelée al-Qalîs – nom qui, comme le français « église », dérive du grec *ekklésia* – par les historiens islamiques de langue arabe. Tous s'accordent à en célébrer la qualité et la splendeur. Pour le travail du marbre et la confection des mosaïques, Abraha aurait obtenu l'aide d'artisans byzantins. Mais le monument, par sa structure et par l'usage de pierres très variées, appartient à la grande tradition architecturale yéménito-éthiopienne.

Le bâtiment avait une longueur de cent cinquante coudées sur quarante environ. Les murs étaient construits en pierres de diverses couleurs et surmontés d'une frise de blocs d'albâtre. La porte de cuivre donnait sur une nef de quatre-vingts coudées sur quarante, dont le plafond était supporté par des colonnes de bois décoré de clous d'or et d'argent. De là on passait dans une salle mesurant

quarante coudées à droite et autant à gauche, décorée de mosaïques aux motifs végétaux et d'étoiles d'or ; enfin, on accédait à la chaire d'ébène et d'ivoire, sous une coupole de trente coudées sur trente, couverte d'or, d'argent et de mosaïques représentant des croix.

Ce même Abraha, artisan de la dernière restauration de la digue de Ma'rib en 558, règne jusque vers 560. Deux de ses fils lui succèdent. Mais le Yémen supporte de plus en plus difficilement la tutelle éthiopienne. Des princes juifs font appel aux Perses qui occupent le pays vers 570.

Le Yémen est donc officiellement chrétien de la fin des années 520 au début des années 570. Désormais les juifs, qui dominaient l'Empire himyarite depuis 380, ne comptent plus guère ; leur influence décline d'autant plus que les armées de Kâleb en ont massacré un très grand nombre. Pourtant le christianisme ne s'implante guère, restant confiné à la périphérie du Yémen, l'oasis de Najrân, Ma'rib, l'Hadramawt, le littoral face à l'Éthiopie et l'île de Suqutra. Il décline rapidement après le ralliement du Yémen à la loi et à la foi de Muhammad ; à San'â', il n'est plus attesté après le IXe siècle ; la dernière mention de chrétiens à Najrân – ils sont encore un tiers de la population – date du XIIIe siècle. Dans l'île de Suqutra en revanche, le christianisme est encore vivace à l'arrivée des Portugais au début du XVIe siècle.

Christian Robin

Février 1998

Copyright Clio 2019 - Tous droits réservés

